

nouveaux barbares

On ne présente plus « BHL », chemise blanche échancrée, lunettes noires dans les cheveux et cette attitude des gens dont on devine une grande confiance en soi. Il est à Bruxelles pour présenter son dernier livre : cinq récits de voyages publiés dans « Le Monde » au printemps – cinq expéditions chez les « damnés de la guerre », en Angola, au Sri Lanka, au Burundi, en Colombie, au Soudan –, précédant les « Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire », près de soixante appels de note philosophiques ou autobiographiques (1). Des les premiers mots, le personnage passe cependant à l'arrière-plan. S'il aime le beau verbe (la plume est parisienne), Bernard-Henri Lévy, philosophe et journaliste, a l'accent de la sincérité quand il répercute la colère du monde.

Commentant le livre, un chroniqueur titrait « La barbare sans visage », référence évidente à votre « Barbarie à visage humain » de 1977. L'expression vous convient-elle ?

Oui. D'abord parce que ce livre est, pour moi, aussi important que « La barbare ». Et puis, l'une des caractéristiques de ces guerres dont je témoigne, c'est qu'elles effacent les visages, dissolvent les individualités, fondent les êtres dans

stériles qui soient. Mais je déplace, je détourne, je retravaille le concept. Les théoriciens de la fin de l'histoire se sont trompés : Hegel l'attendait à Tena en 1806, Kojève à Moscou en 1945, Fukuyama à New York en 1989. En réalité, si l'on prend au sérieux le concept de Hegel, on constate que la fin de l'histoire est arrivée, oui, mais au Burundi et en Angola. Deuxième grande erreur : ils annonçaient une bonne nouvelle, un temps de prospérité, de bonheur. C'est l'inverse : on retrouve tous les traits qu'ils avaient mis en exergue, mais tout se passe comme si un malin génie avait inversé les repères. La fin de l'histoire, c'est le pire, c'est l'horreur.

Que l'intellectuel s'appuie sur un concept, c'est naturel. Encore faut-il qu'il en prouve l'utilité...

Vous êtes belge, vous déplorez la faillite de la Sabena. Moi, ce que je retiens, c'est le jour de décembre 2000 où la Sabena a coupé le dernier fil qui la reliait au Burundi. Et je raconte le désespoir des Byjumburais quand ils ont appris qu'à la suite d'un raid sur l'aéroport, les avions belges n'atterriraient plus. C'est cela la fin de l'histoire. C'est la déconnexion des terres historiques et des terres

être rejetée dans les ténèbres d'une autre civilisation, d'un autre espace de pensée. Aujourd'hui, un autre mur invisible, impalpable, nous sépare de cette partie du monde qu'on nomme tiers-monde. C'est ce nouveau mur que j'exploire dans ce livre. C'est contre lui que j'écris.

Que faire ?

Réfaire de la politique. Quand j'ai vu les mêmes verser les mêmes larmes sur les victimes des Turcs et quelques jours plus tard, sur les flyjards hutus partant vers Goma ou ailleurs, j'ai compris que quelque chose n'allait pas. Evidemment, il faut sauver les corps, tous les corps, même ceux des assassins. Evidemment, il faut apporter à manger aux Hutus qui fuient Kigali à l'arrivée du FPR. Mais il faut aussi dire que ce sont des assassins et, si on ne veut pas que ça se reproduise demain, il faut avoir le courage de distinguer entre eux et leurs victimes. C'est cela, faire de la politique.

Vous dénoncez l'« idéologie humanitaire ». Pourquoi ?

L'idéologie humanitaire traite les hommes comme s'ils n'étaient que des corps, comme des purs sujets de bien-être.

1 *anonymitat* ou *massacre*. Toute l'expression est connue. Les morts du Burundi, par exemple, sont inconnus, inconnus, inscrits dans nulle mémoire, engloutis dans un Sargasse d'oubli et de néant. D'où l'urgence de témoigner. J'ai écrit ce livre pour commencer à rendre un nom, un visage, à ceux qui n'en ont plus.

La tâche de l'intellectuel et du journaliste serait donc de briser ce silence ?

Un de leurs rôles en tout cas. Aller là où tout le monde va – en Palestine, par exemple –, c'est bien. Aller là où personne ne va – au Burundi, chez les Nibas du Sud-Soudan, dans l'un de ces trous noirs que mon livre explore –, c'est mieux. Quand on a la chance d'avoir une voix qui porte quelque peu, autant s'en servir, n'est-ce pas ?

Mais la philosophie elle-même, que vaut-elle face aux « damnés » ?

Toute la question est là. Face aux enfants soldats du Sri Lanka, aux enfants martyrs du Burundi, aux creuseurs de diamants angolais traités comme des esclaves, on est comme Sartre disait que, *face au spectacle d'un enfant qui meurt de faim*, « *La Nauseé* » ne fait pas le poids. Là, c'est la philo qui ne fait pas le poids. Ce sont ses grandes catégories qui font faillite. Je suis allé au bout du monde pour faire l'expérience de la faillite ou, en tout cas, des limites de la philosophie. Reste, cela dit, une philosophie conçue et pratiquée comme expérience de ces limites. Dans « La barbarie », je disais qu'une philosophie qui ne partrait pas des camps de concentration ne vaudrait rien. Vingt-cinq ans après, je dis : une philosophie qui ne partrait pas de ce fait brut du mal, de la damnation, ne mériterait pas une heure de peine.

Vous aviez fulminé contre la fin de l'histoire, tarte à la crème hégélienne qui veut que l'histoire atteindra un degré tel que rien, jamais, ne pourrait plus se passer. Vous y voilà pourtant...

La fin de l'histoire est une vraie question, une des plus

de l'histoire. C'est là prongez dans une autre atmosphère, la mise sur orbite, dans un air rarefié, d'une partie de la planète. Vous parlez d'utilité, et bien, ce qu'il faut faire, c'est recréer le lien, rétablir la ligne, renouer le dialogue à tout prix. Le Burundi est un pays où la Belgique a des responsabilités particulières. Qu'elle le dise. Qu'elle en prenne la mesure.

Vous détournez un titre fameux de Franz Fanon, le tiers-mondiste des années 60, « Les damnés de la terre ». Le reproche fait à l'Occident a changé, dites-vous.

Pourquoi ?

Quand j'avais 20 ans, le grand reproche que nous faisons – et nous avions raison – était le pillage du tiers-monde. Nous dénoncions le lien pervers qui nouait la périphérie aux métropoles, mais pour le pire. En gros, les pays pauvres étaient intégrés dans la chaîne productive planétaire, mais dans le rôle servile de fournisseurs de matière première et de main-d'œuvre. Je raconte, dans le livre, mon tout premier voyage au Mexique, en ce temps-là. C'est cela que je constatais. Et, face à cela, je caressais l'idée d'une espèce de déconnexion : un peu, au fond, comme Arraud quand il rendait visite aux Indiens tarahumara... Aujourd'hui, le cœur du problème n'est plus là. C'est même exactement le contraire, puisque nous avons brisé les liens et que nous ne nous servons plus du tiers-monde que comme d'une poule pour nos surplus économiques. Il y a une époque où on pouvait faire le reproche à la Belgique d'exploiter le Burundi. Aujourd'hui, le vrai crime de la Belgique est de l'avoir laissé tomber dans le nouvel espace sans limite de la non-histoire.

Est-ce une autre expression de la tentation de la démission, que vous dénoncez déjà dans « La barbarie à visage humain » ?

A l'époque de « La barbarie », le mur de Berlin était le symbole de la démission : c'était accepter que l'Europe soit coupée en deux, que toute une moitié de l'Europe puisse

seu cnaur et au seui desoin. C'est vrai, il faut avoir l'humanité, quand un corps est en train de mourir, de le nourrir. Mais ce corps est aussi une âme, un sujet politique et c'est ce que l'idéologie humanitaire ne voit pas. Ce n'est peut-être pas le boulot des humanitaires : ils doivent faire leur métier, d'accord. Mais les politiques doivent aussi faire le leur. En Bosnie, par exemple, c'était bien d'envoyer des couvertures et des sacs de nourriture. Mais à condition que les politiques prennent le relais et disent : « On s'occupe du reste. » C'est ce qu'ils n'ont pas fait. Et les Bosniaques mouraient le ventre plein... Un des grands scandales de l'époque, c'est de voir les gouvernements d'aujourd'hui dire « Nous faisons notre devoir puisque des ONG sont sur le terrain ». Eh bien non. Au Rwanda, au Burundi, dans les cinq guerres que je raconte, les ONG sont là, et c'est formidable. Mais les États ne sont pas quittes de leur devoir pour autant.

Quelles formes inédites, donc tragiques, prendra le désespoir des damnés ? demandez-vous. Le 11 septembre en est-il une manifestation ?

Non. Les kamikazes du 11 septembre n'étaient pas des damnés. C'était, eux aussi, des nantis. Et si Ben Laden invoque la misère du monde, les Palestiniens, etc., c'est par ruse. Je dis autre chose, en revanche. Je dis qu'il peut y avoir une exemplarité de la terreur. Je montre que l'on peut fort bien voir, demain, des gens ayant le sentiment qu'il n'ont rien à perdre, que le monde entier a coupé tous les fils, et qu'il ne leur reste d'autre ressource que de nous apporter leur paquet de tragédies à domicile. Vous n'avez pas voulu nous voir vivants ? Eh bien, vous nous voyez morts et meurtriers. C'est une possibilité. Mais ce n'est aucunement le cas de Ben Laden. Sur Ben Laden, je m'en tiens à ce que me disait Masoud et que je rapporte aussi dans le chapitre que je lui consacre : *le triomphe du nihilisme*. ■

(1) « Réflexions sur la guerre, le mal et la fin de l'histoire », préface de

« Les damnés de la guerre », Grasset.